

pour R. RTP Shop

BIBLIOTHÈQUE DE PROPAGANDE

NEUVIÈME ANNÉE. — N° 22 — 30 novembre

Publication périodique paraissant deux fois par mois

La Faillite de la Foi

PAR

Emile CAUDERLIER

Job fils de Job

PAR

Etienne GIRAN



PRIX : 20 CENTIMES

BRUXELLES

Bibliothèque de Propagande (Société Anonyme)

BOULEVARD DU MIDI, 34

1911

540p

RTP

Bibliothèque Maison de l'Orient



130004



La Faillite de la foi

I

Qu'un incrédule aille au cléricisme, c'est un juste, un élu; qu'un catholique, sincère et intelligent, vaincu par l'évidence, abandonne après long examen une religion en faillite qui demande à sa raison de trop dures abdications, c'est un renégat. Logique romaine qui a deux poids et deux mesures, suivant qu'elle gagne ou perd.

M. Loisy, après une vie d'études, s'est convaincu que la Bible et les Evangiles, loin d'être des livres inspirés, sont des documents purement humains, faillibles par conséquent, et qu'il était nécessaire d'y faire la part de l'erreur et de la légende. Il s'est attaché à dégager le vrai qui y est enseveli sous l'amas du faux. Naturellement son interprétation lui est personnelle. Tout ce qu'on peut demander, c'est qu'elle soit sincère et documentée: Les 1800 pages *in-octavo*, qu'il a consacrées aux Evangiles synoptiques, répondent à cette double exigence. Trop docile aux récentes instructions pontificales qui interdisent ses ouvrages, le rédacteur du *Bien public* les ignore, ce dont il s'autorise pour accuser M. Loisy d'igno-

rance, de légèreté et de parti-pris. Il ajoute même que l'esprit critique lui fait complètement défaut. Après celle-là, tirons l'échelle.

Et prenons dans ces Evangiles un fait précis, que nous soumettrons à l'esprit critique du *Bien public* : La résurrection de Jésus-Christ, par exemple, telle qu'elle est contée quatre fois dans les Evangiles, soi-disant par Dieu même inspirant leurs rédacteurs. Ces quatre témoignages relatent un seul et même fait. Examinons-les comme si quatre témoins venaient en déposer. Il convient de dire que nous actons leurs dépositions d'après la traduction qu'en ont faite les abbés Glaire et Vigouroux, traduction acceptée par Rome. Cela dit, écoutons les témoins.

Jean vient dire que le surlendemain de la mort du Christ, Marie-Madeleine seule vint au sépulcre, et vit ôtée la pierre qui le recouvrait. Elle prévient Pierre et Jean. Ceux-ci courent au tombeau, le voient vide et s'en retournent sans plus, « car ils ne savaient pas » encore qu'il fallait qu'il ressuscitât d'entre les morts ». Mais Marie-Madeleine reste au sépulcre, pleurante, et finit par voir deux anges, vêtus de blanc, qui lui demandent : « Femme, pourquoi pleurez-vous ? » Elle répond : « Parce qu'ils ont enlevé mon Seigneur et je ne sais où ils l'ont mis. » Ce disant, elle se retourne et voit Jésus, qu'elle prend d'abord pour le jardinier, et qui lui dit

Marie, ne me touchez pas, mais allez à mes frères, etc. »

Marie-Madeleine vint donc annoncer aux disciples : « J'ai vu le Seigneur, et il m'a dit ces choses. » Et le soir même, dans un local clos, qui paraît bien être à Jérusalem ou dans la banlieue immédiate, où les disciples étaient rassemblés portes fermées, Jésus vint, se tint au milieu d'eux, leur dit : « Paix à vous ». Et les disciples se réjouirent à la vue du Seigneur.

Voilà la première version de l'Esprit Saint, d'après Jean.

Mathieu en a une toute autre ; d'abord il y a deux femmes, Marie-Madeleine, et l'autre Marie (sic). Elles virent un ange (par contre, il n'y a qu'un ange) qui descendait du ciel. Par crainte que cet ange leur inspirait, les gardes (il y a, au dire de ce témoin-ci, toute une compagnie de gardes postés là par les prêtres romains), « ces gardes furent épouvantés et devinrent comme morts ».

Mais l'ange dit aux femmes : « Ne craignez rien, vous, je sais que vous cherchez Jésus ! il est devant vous en Galilée (1), c'est là que vous le verrez ».

Cet ange, tout ange qu'il fut, était mal renseigné ; car à peine les femmes sortent-elles

1) La Galilée est à une centaine de kilomètres de Jérusalem.

du sépulcre, qu'elles voient Jésus, qui leur dit : « Je vous salue ». Et elles, s'approchant, embrassèrent ses pieds et l'adorèrent. Alors, Jésus leur dit : « Allez, annoncez à mes frères qu'ils aillent en Galilée ; c'est là qu'ils me verront... » Les onze disciples, ajoute Mathieu, s'en allèrent en Galilée, sur la montagne que Jésus leur avait déterminée ; quelques-uns néanmoins doutèrent.

Voilà la seconde version du même Saint-Esprit. Pas un mot, pas un détail, pas une information ne correspond avec la première. Elles se contredisent d'une façon formelle et irrémédiable.

Voyons Marc ; celui-ci dit que ce sont trois femmes qui arrivent au sépulcre : Marie-Madeleine, Marie, mère de Jacques, et Salomé. Elles voient un jeune homme qui leur dit : « Ne craignez rien ; c'est Jésus de Nazareth que vous cherchez, il est ressuscité. » — « Allez, dites à ses disciples et à Pierre, qu'il va devant vous en Galilée, c'est là que vous le verrez. » Mais elles, sortant du sépulcre, s'enfuirent. Et elles ne dirent rien à personne, tant elles étaient effrayées.

Voilà une troisième version, toujours du même Saint-Esprit, mais différant les deux autres d'une manière radicale et insoluble. Inutile de faire ressortir les divergences. Ce sont les concordances qu'on cherche en vain ; il n'en est aucune sur aucun point.

Voyons enfin Luc. Pour lui, il y a au moins cinq femmes qui vont le dimanche matin au sépulcre : « Marie-Madeleine, Jeanne, Marie, mère de Jacques et les autres qui étaient avec elles. »

Elles vinrent de grand matin, apportant des parfums et virent deux hommes avec des robes resplendissantes qui leur dirent : « Pourquoi cherchez-vous, parmi les morts, celui qui est vivant ? Il n'est pas ici ; il est ressuscité ; rappelez-vous comment il vous a parlé quand il était encore en Galilée. » Et elles se ressouvrirent de ses paroles ; et revenues du sépulcre, elles annoncèrent toutes ces choses aux onze et à tous les autres. Et ce récit leur parut comme du délire et ils ne les crurent pas. Cependant, Pierre courut au sépulcre et ne vit que les linges posés à terre et il s'en alla !

Ici, cinq femmes ; mais pas de gardes, pas d'apparition de Jésus à Madeleine, pas d'apparition ni à Pierre ni à Jean. La quatrième version de l'Esprit Saint, de l'Esprit de Vérité omniscient et infaillible diffère totalement des trois autres, qui, d'ailleurs, diffèrent totalement entre elles.

Et maintenant, je le demande, supposons que, dans une affaire grave, un témoin important donne à quatre juges d'instruction des dépositions aussi discordantes que celles qu'on vient de lire ; les juges, même catholiques, concluront : Ou c'est un mauvais plaisant qui

se moque de la justice, ou c'est un faux témoin. Et dans les deux cas, ils le feront confondre.

Les catholiques, eux, osent affirmer que c'est le Saint-Esprit, c'est-à-dire Dieu lui-même, qui est venu par les évangélistes témoigner en faveur de son fils d'une façon aussi stupéfiante. Ils blasphèment tout simplement ; ils insultent à la majesté de ce Dieu qu'ils prétendent exalter. Tout homme respectueux de la puissance auguste qui incarne la vérité suprême de l'Univers, dira : « Ce sont là purs témoignages humains — et qui pis est féminins, recueillis longtemps après l'événement d'après des on-dits fournis par la crédulité populaire, récits enregistrés sans contrôle, sans esprit critique par des gens enclins à croire facilement au merveilleux comme tout leur entourage, tout leur siècle.

Supposons que, dans une cause civile ou criminelle, un point très important soit à déterminer et que la partie qui en réclame le bénéfice amène au tribunal quatre témoins à ce point discordants. Que feront les juges ? N'est-il pas évident, n'est-il pas indiscutable qu'ils débouteront, indignés, celui qui ose invoquer devant la cour des affirmations qui se détruisent radicalement les unes les autres ?

Et ces témoignages boiteux, inexistantes, auxquels la justice civile refuserait tout crédit, dans l'affaire la moins importante, vous exigez

qu'ils nous satisfassent, qu'ils fussent, à l'humanité entière, à l'intelligence du XXe siècle, qui vous appelle à son tribunal, vous religion en faillite et qu'ils comptent d'une façon décisive dans une cause des plus graves où s'agite la question de savoir si les lois de l'Univers sont permanentes, ou s'il est des miracles, exception qui ne serait crédible que si une masse de témoignages certains, indiscutables concordait d'aplomb. Vous voulez, en outre, que ce miracle soit la résurrection d'un corps frappé par la mort, et vous n'apportez pour faire croire à ce merveilleux, démenti toujours partout, dans les siècles des siècles que de pauvres racontars de femmes qui ne parviennent même pas à s'entendre entre elles !

M. Loisy a longtemps souffert, longtemps combattu avant de se rendre à l'évidence. Il a fini par s'y résigner courageusement. Son acte est glorieux, à raison même des sacrifices qu'il lui a coûtés. Il n'est pas celui d'un renégat mais celui d'un honnête homme, qui avant tout écoute et respecte sa conscience, qui croit, comme celui qui écrit ces lignes et qui comme Loisy a passé par les mêmes combats, que le culte de l'intelligence suprême de l'Univers consiste à la servir en esprit et en vérité et confesser cette vérité malgré tout, à travers tout, fallût-il être taxé de renégat par ceux qui vivent et persévèrent dans l'erreur.

II

Dans la réponse que me fait le *Bien public*, je remarque avec plaisir qu'il s'est calmé à l'endroit de M. Loisy, et qu'il consent à discuter d'après les traditions de l'école, s'entend. D'abord s'avance le vieil et boiteux argument d'autorité : Bossuet, Pascal, saint Augustin et *tutti quanti*, ont cru. A quoi l'on peut opposer cent noms de gens célèbres, voire de théologiens, qui ont cessé de croire, ce qui renvoie les parties dos à dos. Sans compter ce flot toujours croissant de millions d'incrédulés, qui témoigne qu'il y a quelque chose d'irréremédiablement caduc dans les affirmations de la foi catholique.

Second argument. Vous vous arrêtez à des vétilles ! Comment !... les témoignages sont en désaccord sur presque toutes les circonstances importantes. « Cela est aussi puéril, dit le » pieux journal, que de nier la bataille d'Austerlitz, parce que Napoléon y aurait été vu, » sur un cheval noir, d'après les uns, blanc, » d'après les autres ».

Encore fallut-il qu'il fût lui-même. Mais si Napoléon n'avait pas été à Austerlitz, quel chambard dans son histoire !

Eh bien, c'est ce qui s'est passé pour le Christ... Ecoutez, ô *Bien public*, et relisez vos Evangiles, sur ce point bien précis.

Les Evangiles sont à peu près d'accord pour

dire que c'est en Galilée que Jésus doit ressusciter d'après Mathieu ; c'est le Christ lui-même qui dit à Madeleine : « Annoncez à mes » frères qu'ils aillent en Galilée, c'est là qu'ils » me verront ».

Cela est catégorique, et la suite l'est non moins :

« Cependant, les onze disciples s'en allèrent » en Galilée, sur la montagne, que Jésus leur » avait déterminée. Et le voyant, ils l'adorèrent ; quelques-uns néanmoins doutèrent ».

Il est évident que c'est à ce moment que les apôtres voient pour la première fois le Christ, sinon pourquoi y en aurait-il doutant ? C'est donc là qu'il ressuscite à leurs yeux. — C'est son Austerlitz.

Or, Luc dit tout le contraire. Ce n'est pas en Galilée, à cent kilomètres au moins de Jérusalem, mais à Jérusalem même, que, d'après lui, le Christ apparaît aux apôtres. C'est comme si Napoléon, je le répète, au lieu d'être allé à Austerlitz, n'avait pas quitté Paris. Oyez le Saint-Esprit, ô *Bien public*.

Il relate, d'après Luc, que le lendemain du Sabbat, Jésus étant mort depuis l'avant-veille, deux de ses disciples vont à Emmaüs (village à quelques kilomètres de Jérusalem), devisant du drame qui s'y est passé. Un étranger se joint à eux, se mêle à la conversation, entre dans la même hôtellerie, et, au moment du repas, se transfigure. C'est l'épisode célèbre du

Christ apparaissant aux pèlerins d'Emmaüs après quoi l'Évangéliste ajoute :

« Puis, se levant à l'heure même, les disciples retournèrent à Jérusalem, et ils trouvèrent les onze rassemblés et ceux qui étaient avec eux. Et eux, à leur tour, racontèrent ce qui leur était arrivé en chemin ».

Or, pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, Jésus parut au milieu d'eux et leur dit : « Paix à vous ; c'est moi, ne craignez point... C'écrivez bien moi ; touchez et voyez ». Et il leur montra ses mains et ses pieds. Mais eux, ne croyant point encore, il leur dit : « Avez-vous ici quelque chose à manger?... Et ils lui présentèrent du poisson rôti et du miel. Et lorsqu'il eut mangé devant eux, prenant les restes, il leur donna.

C'est bien indiscutablement, suivant Luc, la première apparition de Jésus aux apôtres. L'Évangile accumule les détails et les circonstances pour y insister. Elle a lieu à Jérusalem, incontestablement. Or, d'après Matthieu, cette première apparition qui est à proprement parler, la Résurrection, puisque jusque-là aucun des apôtres n'a vu le Christ, cette résurrection a eu lieu en Galilée. Ni le lieu, ni le temps, ni les circonstances, ni les discours tenus ne concordent dans les deux versions. Il s'agit non pas ici de bonnet blanc ou blanc bonnet, de cheval blanc ou de cheval noir. Il s'agit de tout le récit, du fond même de l'événement raconté.

par l'un d'une façon qui exclut péremptoirement la version de l'autre. Au lieu d'être allé à Austerlitz, Napoléon est resté à Paris. Au lieu d'être allé en Galilée, le Christ est resté à Jérusalem. Et d'après l'Évangile de Luc, le Christ ressuscité n'est même jamais allé en Galilée puisqu'après l'apparition relatée plus haut, il mena ses disciples au mont des Oliviers où il s'éleva au ciel ». Le désaccord peut-il être plus complet ?

Et oui, je le sais bien ! Nous ne sommes pas les premiers à lire les Évangiles. Nous savons les interminables commentaires et les pyramides d'arguties que ces contradictions ont suscitées. Nous savons combien de fois au cours des siècles, on a essayé de les faire concorder et qu'on n'y a jamais réussi. A l'impossible, nul est tenu. Si bien que la raison a fini par conclure : puisque les Évangiles sont inconciliables, c'est qu'ils ont pour auteur non une inspiration divine, mais des impulsions humaines.

Ce qui a hâté cette faillite de l'inspiration divine des Écritures, c'est que depuis cinquante ans, il y a tout de même quelque chose de changé.

Depuis que les catholiques anglais, outrés de ne pouvoir, comme leurs compatriotes d'autres confessions, lire les Évangiles en langue vulgaire, ont forcé la main à Rome et ont obtenu un texte anglais canonique ; depuis

que, arguant de cette concession, les catholiques français ont obtenu un texte français approuvé par Rome, les théologiens n'ont plus la ressource des innombrables détours que permettait l'interprétation d'un texte grec ou latin. Et, d'ailleurs, combien peu de profanes lisaient alors les Evangiles dans l'original ! Pas un sur dix mille. Aujourd'hui, nous avons un texte ayant la netteté et la franchise d'une langue honnête et claire entre toutes. Et aujourd'hui donc la disparité des Evangiles apparaît à tous dans une lumière crue sans qu'on vous retorque : Vous invoquez une version hérétique ; cela n'a aucune valeur.

Et c'est pourquoi aussi ces querelles peuvent maintenant être portées devant le grand public qui s'y intéresse plus qu'on ne croit. Le Christ occupe une telle place dans la conscience, il domine à ce point toute l'histoire et toute l'évolution des races européennes, que toujours ce qu'on pourra dire de lui sera de nature à intéresser ou à émouvoir. Mais pour lui rendre justice, point n'est besoin de faire un dieu de celui qui a dit (Jean, XIV, 28) : « Si » vous m'aimiez, vous vous réjouiriez que je » vais à mon Père, parce que mon Père est » plus grand que moi ».

Et il est absurde de dire « inspirés » des livres que tout l'effort des hommes depuis quinze siècles n'a pas réussi à mettre d'accord. Le point précis que je viens de développer le

prouve aux plus endurcis. J'attends l'avis du *Bien public* tout en le pressant. Il y a des yeux qui ne veulent point voir et des oreilles qui ne veulent rien entendre. (1)

EM. CAUDERLIER

(1) Ces articles ont paru dans « La Flandre Libérale », des 19 et 30 novembre 1911.

JOB FILS DE JOB

PAR

Etienne GIRAN

AVANT PROPOS

Voici une œuvre magistrale dont l'ingénieuse fiction a permis à l'auteur de montrer dans une série de dialogues vivants et passionnés les divers aspects d'une des plus palpitantes questions philosophiques : le problème du mal. Les trois amis d'un Job moderne, dont l'âme est dévastée par la souffrance, vont lui rendre vite dans sa farouche solitude. Tour à tour, ils développent leurs idées sur cette question troublante; et le vif intérêt de ces échanges de vue ne se dégage pas seulement de la critique des doctrines dogmatiques sur l'intervention d'un Dieu personnel dans les affaires humaines, mais encore de l'exposé des opinions de l'auteur lui-même, qu'il défend par la bouche du troisième visiteur.

La Bibliothèque de propagande, fidèle à sa tâche qui est de combattre le dogmatisme sans jamais prendre parti entre les diverses écoles philosophiques, se borne à reproduire ici la

discussion de Job avec les deux premiers visiteurs, parce qu'elle fait ressortir avec une rare vigueur ce qu'il y a d'irrationnel et d'inacceptable dans cette conception, d'après laquelle la Divinité interviendrait continuellement pour nous infliger des épreuves et des châtiments sans perdre le moins du monde droit à notre reconnaissance.

« ... Et Job mourut, rassasié de jours et d'années. »

Ses fils et ses filles rassemblèrent les quatorze mille brebis, les six mille chameaux, les mille paires de bœufs et les mille ânesses qu'il possédait : ils prirent leur part respective de l'héritage paternel et se séparèrent.

L'aîné resta dans le nord de l'Arabie Pétrée. Les filles, mariées à des arabes de la Mésopotamie, s'établirent sur les bords du Tibre, et de l'Euphrate. Les autres fils, insoucieux du péril, réussirent à dresser leurs tentes sur les bords du Jourdain et du Nil.

Puis des années passèrent, de nombreuses années. Puis des siècles et des siècles encore.

Mais rien n'atténuait dans l'esprit des nouvelles générations le souvenir du vénérable chef de l'antique tribu.

Jetés sur les terres les plus lointaines, convertis aux nouvelles doctrines, israélites en Palestine, chrétiens en Occident, musulmans en Arabie, les innombrables descendants de Job restaient unis par un même sentiment de vénération à l'égard de l'Ancêtre.

Parfois, le soir, après une journée de labeur, les vieillards, réunissant autour d'eux leurs enfants, évoquaient le glorieux passé. Et tous

écoutaient pieusement la merveilleuse histoire... C'était d'abord l'évocation de la prospérité primitive, juste récompense d'une vie de droiture et d'austérité, puis la douloureuse série des malheurs immérités, l'admirable résignation de Job, les accusations passionnées d'Eliphaz, de Bildad et de Tsophar qui, pour disculper l'Éternel, accablaient leur malheureux ami d'injustes reproches ; c'était enfin — triomphe inespéré — la miraculeuse intervention de l'Éternel qui couvrait de confusion ses maladroits interprètes et réintérait Job dans son ancienne splendeur.

Mais ces mouvants récits dont s'émerveillait l'âme des jeunes rendaient plus cruelle, aux yeux d'un grand nombre, la réalité. Maintes fois, le malheur s'était abattu sur eux. Ils s'étaient résignés, confiants en la justice de Dieu. Mais la justice de Dieu ne s'était pas montrée. Pourquoi ? Ils croyaient en sa souveraine Providence, ils y croyaient avec toute la fraîcheur d'âme de leurs pères arabes. Ils servaient Dieu avec tant de zèle et d'allégresse. Et voici, Dieu ne répondait pas à leur appel. Leur foi vivante reposait-elle sur une légende ? « Était-ce du mensonge qu'ils tenaient dans leur main ? » (1) Ils ne pouvaient se résigner à le croire.

Et ils se fortifiaient dans la tradition comme dans une citadelle. Mais les événements,

(1) Esaï 44 : 20.

termites inlassables, en rongeaient les fondements.

L'angoissante question qui planait jadis sur la vie de l'Ancêtre planait, aussi tragique, sur la vie de ses descendants.

* * *

L'un d'eux, à des siècles de distance, devait connaître toute la profondeur de ses souffrances, de ses misères, de son abandon, de ses angoisses morales. Il habitait, vers la fin du siècle dernier, une des plus florissantes cités commerçantes des Pays-Bas. Ses vaisseaux sillonnaient les mers. Il avait des comptoirs dans tous les centres industriels du monde et ses entrepôts d'Amsterdam regorgeaient d'objets précieux. Sa droiture, son austérité lui avaient acquis la vénération de tous. Ses enfants, nombreux, actifs, honnêtes, reflétaient ses solides vertus chrétiennes. On eût dit que la providentielle prospérité de l'Ancêtre s'était répandue sur lui et autour de lui. Sa maison était le rendez-vous de tous les gens de bien ; sa bourse était toujours ouverte aux pauvres : il avait des amis dans tous les partis. Passionné de vraie science et d'art, il avait groupé autour de lui des hommes de toute opinion. Tous se réjouissaient de voir une aussi belle fortune aux mains d'un homme aussi juste, aussi compatissant, aussi généreux.

Mais voici que soudain le malheur s'abattit

sur lui. Coup sur coup, il perdit, dans l'espace de quelques années, ses trois fils : le premier au cours d'une violente épidémie, le second dans la guerre sud-africaine, le troisième dans un effroyable naufrage en vue des côtes de Hollande.

Ces malheurs successifs ayant détourné son attention de ses intérêts financiers, il apprit avec une stupéfaction douloureuse qu'il était presque ruiné. La banqueroute frauduleuse de deux amis pour lesquels il était généreusement engagé le réduisit à une situation voisine de la misère. Il vendit tout, il paya ses créanciers et se retira, avec sa fille, dans une modeste ferme flanquée d'un moulin aux ailes inactives, au bord d'un paisible canal.

C'est là qu'il alla cacher sa détresse.

Sa fille mourut. Il n'eut pas une larme, pas une plainte. Durant de longs jours, il resta sans parler, sans manger, sans dormir, absent, lointain, mort à tout.

Puis, comme si quelque chose se brisait en lui et le délivrait d'une opprimante servitude, ses yeux s'emplirent de larmes et il pleura, il pleura longuement, silencieusement.

Un vieux serviteur l'avait suivi dans sa retraite. Durant trois longues années il se cloîtra, hostile à toute visite, dans une solitude farouche.

Un jour cependant ses trois amis, Eliphaz, Bildad, et Tsophar, dont le nom remontait

comme le sien, aux temps fabuleux de l'Ancêtre, vinrent le voir. Il était assis sur le pas de sa porte, les yeux perdus au loin, sans regard.

Eliphaz, Bildad et Tsophar s'approchèrent de lui. Dès qu'il les aperçut, il se dressa brusquement comme s'il sortait d'un rêve et, sans un mot, secoué de sanglots, il retomba sur son banc, la tête entre les mains.

Eliphaz, Bildad et Tsophar, silencieux, s'assirent auprès de lui, trop respectueux de sa douleur pour la troubler de vaines paroles.

I.

C'est la voix de Job qui rompit le silence, une voix lointaine, assourdie, comme étonnée de s'entendre :

Pardonnez-moi ces larmes, amis : je ne sais plus vouloir. Les sources de mon énergie semblent taries. — L'homme que vous avez connu n'est plus : il est mort. Il est mort avec l'espoir de la vie. Je me sens étranger à moi même. Je ne sais même plus m'émouvoir de mon désarroi.

Longtemps j'ai souffert de ne pas pleurer. Plus tard je souffrais de ne pouvoir retenir mes larmes. J'ai prié, j'ai prié avec foi. L'instant d'après je blasphémiais avec délices.

Aujourd'hui, je ne sais plus prier et je n'ai

plus le courage de maudire. Jadis, je sentais en moi des convictions ardentes. Maintenant, je ne sais plus. J'ai joué ici sur ce talus, lorsque j'étais enfant, et, ignorant de tout, j'étais plus instruit qu'au seuil de la vieillesse. J'ai goûté les plus hautes joies, j'ai connu les pires détresses : et je n'ai rien appris. J'ai tout perdu, tout — tout ce qu'une âme enfantine porte en elle d'humain.

Lorsque ma fille était auprès de moi, j'avais encore une raison de vivre, il y avait en moi une lueur. Elle est morte. Avec elle, est morte la lueur. J'ai traversé des heures d'amère désespérance : je n'en suis pas sorti victorieux. Je ressemble à ce canal, à ce canal triste qui cache sous son eau glauque de la boue, de la pourriture et qui laisse glisser sur lui les cieus lointains et les barques silencieuses. Les jours passent sur moi plus lointains que ces nuages. Mais ne me plaignez pas. Je ne souffre plus, parce que, depuis trop longtemps, pour moi tout est souffrance.

Et Job se tut.

Eliphaz alors prit la parole et dit :

Nous comprenons tes larmes, Job, et tu n'as pas à les cacher. Tu restes pour nous celui que nous avons connu et nous t'aimons encore plus, depuis que tu es malheureux. Nous savions ton désir de solitude : nous l'avons respecté. Mais nous étions inquiets et nous

sommes venus. Pardonne à notre égoïsme d'amis et ne t'excuse pas de ta faiblesse.

Je t'ai écouté avec tout mon cœur, Job, et tes paroles m'ont fait beaucoup de mal. L'ouragan a passé sur ton âme et l'a dévastée. Il a tout emporté comme le torrent de la parabole évangélique, tout, même les fondements de cette maison intérieure que ta foi de chrétien avait jadis pieusement édifiée. Ta maison intérieure était mal assise, Job. Elle n'était pas bâtie sur le roc. Ton âme n'a plus de toit. Et c'est de cela peut-être qu'il faut le plus s'émouvoir. Tu ne vis plus, Job, parce que tu ne *veux* plus croire !

JOB.

Croire ? A quoi ? A qui ?

ELIPHAZ.

A Dieu, au Dieu de tes pères.

JOB.

A quel Dieu ? Ils en ont servi plusieurs au cours de l'histoire. J'en ai moi-même successivement adoré un grand nombre. Je comprends aujourd'hui la vanité de mes puérides adorations. Dieu ! — Quel Dieu veux-tu que j'adore ? Le Dieu Tout-Puissant des patriarches qui aspire avec joie l'odeur âcre du sang des victimes égorgées et qui, rassasié, arrête le bras d'Abraham ? Le Dieu fort et jaloux de

Moïse qui punit jusqu'à mille générations, sur les enfants, l'iniquité des pères qui le haïssent? Le Dieu guerrier des temps héroïques de l'antique Israël, ce Dieu sanguinaire qui fait égorger les mille prêtres de Baal? Le Dieu aveugle des prophètes, ce Dieu dispensateur des biens terrestres qui laisse triompher l'iniquité et sème la désolation dans la demeure des justes? Quel Dieu? Le Dieu Verbe-incarné de l'auteur du quatrième évangile, le *Logos* devenu chair, homme et Dieu, n'ayant rien ni de l'un ni de l'autre? Le Dieu incohérent et fantasque de l'apocalypse? Le Dieu courroucé de l'épître aux hébreux, ce Dieu dément dont la colère vis-à-vis des hommes coupables ne s'apaise que lorsqu'ils ont immolé le meilleur de ses fils? Le Dieu révolutionnaire et farouche de Jacques? Le Dieu de Paul à qui appartiennent « la vengeance et la rétribution »? Le Dieu contradictoire des synoptiques, ce Dieu qui, donnant aux passereaux leur nourriture, laisse crucifier Jésus? Le Dieu-Père du Christ, qui est sourd à la plainte de ses enfants? A quel Dieu faut-il croire? A tous? Faut-il, comme la plupart des croyants, rassembler ces divinités qui hurlent d'être voisines, en faire un savant amalgame, un bloc unique et monstrueux, et adorer cette divinité multiple, ce Dieu cacophonique, à l'habit d'arlequin, dont chaque pièce est empruntée à l'un des innombrables dieux du panthéon biblique?

Je voudrais croire, Eliphaz, mais ma raison n'est pas abolie.

ELIPHAZ.

Eh ! depuis quand ta raison est-elle la mesure de toutes choses ? Ces dieux dont tu te plais à exagérer les différences marquent les étapes successives de la Révélation et cachent une réalité vivante : Dieu, le seul vrai Dieu, le Dieu de la vie et de la mort, le Dieu Justice et Amour, le Dieu-Père qui s'est manifesté en Christ. C'est à ce Dieu que tu croyais aux jours de ta prospérité. Le malheur venu tu as cessé d'y croire. C'est que, malgré toi, malgré les apparentes évolutions, tu en étais resté au Dieu dispensateur bienveillant de rétributions temporelles, que tes sarcasmes, tout à l'heure, n'ont pas épargné.

Tu as cru en Dieu tant que la vie s'est montrée clémente. Tu l'as servi tant qu'il te servait. Tu l'as aimé tant que son amour se manifestait de façon sensible. Ton Dieu était une Puissance divine que tu avais commise à la garde de tes biens ! Ton Dieu était le pourvoyeur de tes fantaisies ou de tes rêves, de tes ambitions ou de tes joies !

Tu n'a pas compris la divine leçon qui se dégage de la vie de ton grand Ancêtre. Tu n'a pas compris que c'est nous qui sommes les serviteurs de Dieu et qu'il peut, à l'heure qui lui plaît, nous enlever nos biens pour les don-

ner à d'autres. Il fait mourir et il fait vivre sans demander notre avis. Il sait mieux que nous ce qu'il doit nous donner. Ses voies sont douloureuses ? Oui, très douloureuses ; mais ce ne sont pas nos voies et nous n'avons pas à les juger. Il fait sa volonté et non la nôtre.

Souviens-toi, Job, souviens toi de l'Ancêtre qui ayant tout perdu — santé, fortune, troupeaux, maisons, enfants, — s'écriait avec toute la foi de son âme : « l'Eternel a donné, l'Eternel a ôté, que le nom de l'Eternel soit béni ! (1) » Oui, je sais, il protesta contre les paroles de mon propre aïeul. Il s'éleva violemment contre l'idée que Dieu le punissait, que ses malheurs étaient la conséquence de ses fautes, que ses deuils étaient le résultat de ses défaillances ! C'était là une doctrine inacceptable ! Dieu ne mesure pas nos biens terrestres et nos joies légitimes à notre fidélité. Il nous dispense les bienfaits qu'il lui plaît de nous dispenser et nous devons nous incliner devant sa volonté sainte. Nous ressemblons aux ouvriers de la parabole qui, lcués à différentes heures, touchent un salaire égal. Nous nous récrions devant l'injustice de la rétribution ? En réalité, nous recevons tous plus que nous ne devrions recevoir et si chacun de nous recevait le salaire qu'il mérite, il serait le plus misérable d'entre les misérables et le plus déshérité

(1) Job I, 21.

d'entre les déshérités. Tout ce que nous possédons nous le tenons de la munificence du Père. Et lorsqu'il lui plaît de nous enlever ce qu'il nous avait confié pour un temps, nous nous plaindrions? nous blasphémerions? C'est là ce que tu fais. — Ta fortune est grande? Ton bonheur est profond? Tes enfants sont prospères?... Il y a un bon Dieu. — Ta fortune fond? Ton bonheur croule? Tes enfants meurent?... Il n'y a pas de Dieu!

Non, Job, si tu dois un jour nier Dieu, tu le nieras pour tes motifs plus nobles. La douleur t'égare. Et c'est ce qui t'excuse.

Si je te parle avec une certaine rudesse je n'ignore pas que ces paroles de révolte te sont presque imposées par ton effroyable destinée. Je te plains de tout mon âme.

JOB.

Je ne méconnaissais pas les sentiments qui t'animent, Eliphaz. Mais il y a du pharisaïsme dans ta commisération. Aussi bien tu te méprends étrangement sur les causes de ma révolte intérieure. Les motifs que tu supposes me sont étrangers. Ce n'est pas de cette notion de Dieu que je suis parti. C'est de la tienne, de celle que nous professions jadis ensemble et c'est ce Dieu que tu adores et que tu sers, c'est ce Dieu-là que je ne peux plus adorer ni servir. Car il est pour moi l'Enigme monstrueuse dont l'indéchiffrable mystère ne voile pas les crimes.

Tu l'as dit, ce sont mes malheurs qui m'ont ouvert mes yeux ! Je ne m'en glorifie ni ne m'en attriste. — Me glorifier de quoi ? De me trouver en face d'un insoluble problème ?... M'attrister ? Puis-je faire que mon âme soit plus dévastée ? — Tu me reproches d'avoir évolué sous l'étreinte de la douleur. Tu voudrais, si j'en arrive à nier Dieu, que ce ne soit pas pour des motifs de cet ordre. Eh ! quels motifs puis-je invoquer qui soient plus poignants, plus humains et plus vrais ? Oui, durant les premiers mois, ces interminables mois qui suivirent l'écroulement de tous mes rêves, le problème du mal s'est dressé devant moi, plus impérieux, plus troublant que jamais. D'abord je me suis résigné : j'étais anéanti. Puis la révolte, une révolte sourde, m'a mis aux lèvres des blasphèmes ! Enfin un morne pessimisme s'est emparé de ma pensée. J'entrai tout vivant dans la mort. J'avais pris conscience de l'Irréparable. L'Irréparable ! Sais-tu ce que c'est, Eliphaz ? Non, tu crois à la résurrection. Tu ne sauras jamais ce qu'est l'Irréparable. Tu ne côtoieras jamais les abîmes où j'ai sombré. Et tu ne comprendras pas qu'ayant touché le fond de la désespérance, je sois désormais inaccessible à la douleur.

Depuis longtemps, la vie n'a plus prise sur moi. Si parfois des larmes jaillissent de mes yeux, ce sont mes yeux qui pleurent ; si des sanglots me montent à la gorge, c'est mon

corps qui sanglote. Mon âme est calme dans le désespoir. Je n'espère rien. Je ne redoute rien.

Mais l'humanité, cette vieille humanité que les siècles n'ont point assagié, espère encore : elle redoute plus peut-être ! Elle porte en elle de grands projets et s'émeut à la pensée des périls qui l'entourent. Je vois plus loin. Je sais que ses projets sont vains et que, comme moi, le désespoir la guette. Je sais que la souffrance et la misère et le deuil vont s'asseoir à tous les foyers. J'ai appris de Job, l'Ancêtre, et de mon expérience que « l'homme est fait pour souffrir comme l'étincelle est faite pour voler. » (1)

L'histoire du crucifié du Calvaire n'est pas de l'histoire ancienne : c'est de la vie vécue. Tous les jours, le *fils de l'homme* est cloué sur la croix ; tous les jours, il est torturé ; tous les jours, il agonise ; tous les jours, il meurt.

Ce ne sont pas mes souffrances qui me font repousser ton Dieu, c'est la souffrance humaine, c'est le misère humaine, ce sont les larmes humaines ! Eliphaz, regarde les ailes immobiles de mon moulin, de ce moulin où tout est mort. Ne dirait-on pas une croix, une immense croix ? Un soir, comme les lumières lointaines de la ville s'allumaient, je regardais cette croix sous laquelle j'abrite ma solitude. Le vent agitait les loques qui la garnissent encore. Il me sembla qu'un long frémissement la parcourait :

(1) Job V, 7.



j'eus la vision très précise d'une multitude d'êtres humains souffrant, geignant, pleurant, désespérant, qu'une implacable volonté clouait féroce­ment sur la croix. — Ce n'est qu'une vision, je le sais. Mais elle me révéla le vrai problème ! Si Dieu est, pourquoi la souffrance ?

Ce n'est pas un défi, Eliphaz, c'est une angoissante question.

·ELIPHAZ.

Je t'attendais là, Job. Et que réponds-tu à ce pourquoi ? Que dit ta raison, ton orgueilleuse raison ? Elle se tait ? Pourtant, que Dieu existe ou qu'il n'existe pas, la souffrance reste une réalité, l'impérieuse réalité que tu connais ? Son empire subsiste quand même, elle étreint les corps, elle ruine la santé, elle aigrit les caractères, elle sème la division et la discorde, elle brise les cœurs, elle répand la désespérance et la mort ? Si Dieu n'existe pas, l'homme traîne sa vie, lamentablement, comme une chaîne de forçat dans un labyrinthe effrayant dont l'unique sortie c'est l'abîme, dont l'unique horizon est le néant, dont l'unique délivrance est le suicide. Voilà où te conduit ta raison : à la faillite de l'effort !

Mais là où ton esprit s'arrête, mon âme trouve un guide. Là où pour toi, tout est ténèbres, pour moi, tout est lumière. Là où la raison sombre, la foi est victorieuse.

Rien ne cesse à la tombe. Malgré les théories

récentes, rien ne se perd... pas plus d'ailleurs que rien ne se crée : tout se transforme. La mort marque seulement la fin d'une étape. La vie ne saurait mourir. Après la mort, commence une existence nouvelle...

JOB.

Si c'était vrai, Eliphaz, ce serait la plus terrible des choses ! Non pas que je croie possible un instant les tourments de l'enfer ou que je les craigne, mais parce que ce serait la condamnation de la vie, à perpétuité. Je ne sais pas de plus affreux cauchemar.

ELIPHAZ.

Non, Job, cette certitude n'est pas un cauchemar, mais une bienfaisante et providentielle réalité. Ce n'est pas ici-bas que Dieu récompense les justes. Il leur réserve des biens moins illusoires. C'est dans cette demeure dont parle l'apôtre, « demeure qui n'est pas faite de mains d'homme. » (1) qu'il se propose de les revoir. Là, tous les maux seront abolis et « ceux qui ont semé avec larmes récolteront avec chants d'allégresse ! » (2)

JOB.

Tu animes de tes rêves un monde imaginaire, mais — fût-elle vraie — ta doctrine ne

(1) II Cor. V. I.

(2) Psaumes : 126 ; 5.

me tenterait pas. L'idée d'un châtement ou d'une récompense ne m'a jamais fait faire un geste. Si j'ai fait quelque bien dans ma vie, je l'ai fait parce que c'était bien. L'espoir d'une rétribution supraterrestre ne m'empêcherait pas de voir les injustices de ce monde.

Cette perspective d'idéales béatitudes dont s'enchantent les chrétiens peut émouvoir un homme qui rêve, pour son âme, de fructueuses opérations de bourse : ces placements à gros intérêts me répugnent dans la conduite de la vie morale. Cette fringale de jouissances éternelles est l'envers, sans beauté, de votre renoncement.

C'est le matérialisme des spiritualistes.

Et tout cela n'excuserait pas le Dieu Tout-Puissant qui a voulu la souffrance humaine. Tout cela même l'accuse ! Que sont les compensations de son ciel sinon l'aveu de ses méfaits terrestres ? Que sont ses rétributions célestes sinon la rançon de sa cruauté d'ici-bas ?

ELIPHAZ.

Comme tu as dû souffrir, Job, pour parler de la sorte ! C'est dans l'exercice de sa Toute-Puissance et dans la plénitude de sa volonté que Dieu a voulu la souffrance. Il l'a voulue parce que l'homme s'était révolté contre lui, comme tu te révoltes à cette heure.

Le premier homme, Adam, te paraît légè-

daire, n'est-ce pas? Nies-tu aussi qu'il soit un grand symbole? Fils insoumis, il introduisit le péché dans le monde et suscita la colère de Dieu. Tu connais la loi, l'inéluctable loi de l'hérédité? Tu la subis, nous la subissons tous: « les pères ont mangé du verjus et les dents des enfants en sont agacées. » (1) La souffrance? Elle est le fruit de l'inconscience et du péché de l'homme! N'en accuse pas Dieu, car Dieu est bon et il n'a pas voulu que l'homme souffrit sans espoir. Son esprit est descendu sur la terre. Il s'est incarné dans le corps d'un enfant du peuple. Et cet être d'essence divine a fait sienne la misère humaine. Par ses douleurs, par son sacrifice, par son martyre, il apaise le courroux du Père. Le sang de l'agneau pur et sans tache est le gage de la Rédemption: il efface la souillure du monde. Le second Adam a réconcilié l'homme et Dieu. Il a vaincu la douleur et la mort!...

JOB.

Eliphaz, Eliphaz, ta doctrine est plus révoltante encore que celle de ton ancêtre! Mais qu'est-il donc ton Dieu pour éprouver d'aussi redoutables colères, pour faire peser sur les hommes un aussi implacable courroux? Quel Moloch fantastique, irascible et cruel est-il donc? Il ne se contente plus du sacrifice des

(1) Jérémie XXX, 29.

taureaux et des boucs. Il lui faut l'immolation d'un juste, de son fils ! Et ce Dieu qui ne pardonnait pas à l'humanité pécheresse parce qu'elle s'était révoltée contre lui, ce Dieu insensé lui pardonne parce qu'elle se souille d'un nouveau crime ? Comment ! Les hommes étaient perdus et le sang de leur nouvelle victime les rachète ?

Ce sont là de pieux non-sens, Eliphaz. Je sais toute la profondeur de ta croyance et je m'en veux de te parler ainsi, mais tu ressembles à un airain sonore. Tes lèvres répètent les mots qu'on leur apprend : il ne te vient pas à l'idée de les peser et tu ne verras jamais qu'ils sont vides. Tu ne verras jamais que ton Dieu n'est qu'un succédané des fétiches sanguinaires du paganisme et que tu en fais, par tes propos inconsiderés — échos de vieilles superstitions — un être incohérent, une divinité de bas étage. Tu ne vois pas, tu ne verras jamais qu'avec ton odieuse notion de rachat tu brises dans le cœur de l'homme, le sentiment de la responsabilité et que tu l'avilisses. Un homme sain d'esprit et de corps n'accepte pas qu'un autre périsse à sa place. Je ne veux pas, pour ma part, de ce salut arraché à ton Dieu vengeur par le sang d'une victime innocente. Je préfère son courroux !

Mais que ce courroux s'exerce sur ceux qui le méritent ou il n'est que de la démence ! Qu'il cesse de s'exercer sur ceux qui n'ont

commis aucun crime ou qui sont inconscients! Qu'il cesse de s'appesantir sur ces innocentes créatures qui, par leurs rires puérils, mettent un peu d'espoir et de lumière dans les tristes demeures des hommes! Que ce courroux soit le courroux d'un être à qui n'est pas étranger tout sentiment de justice ou bien alors que, par un effet de sa Toute-Puissance, il nous enlève au moins le pouvoir de le juger!

ELIPHAZ.

Tes malheurs n'ont pas brisé ton orgueil! Et tu ne t'es pas demandé si Dieu n'avait pas voulu la souffrance, précisément pour nous confondre; s'il ne t'avait pas frappé dans tes affections et tes richesses pour abattre ton altière raison, pour t'humilier dans le sentiment de son infirmité, de ta petitesse, de ton impuissance? Tu ne t'es pas demandé cela?

JOB.

Non, Eliphaz, car il ne s'agit pas de moi. Mais je me suis souvent demandé pourquoi le Christ avait souffert si cruellement, pourquoi son cri d'angoisse de Gethsémané était resté sans réponse. Voilà ce que je me suis demandé. Est-ce pour briser son orgueil que Dieu le fit souffrir?

ELIPHAZ.

C'est pour briser le tien, Job, car c'est en vain que tu parles de l'humanité ou du Christ,

ce n'est ni l'humanité ni le Christ qui crient par ta bouche ; c'est ton cœur, ton cœur brisé qui se révolte contre Dieu. Mais tu n'as pas entendu ses avertissements tragiques. Tu n'as pas compris sa pensée profonde, tu n'as pas vu son amour à travers les malheurs qu'il t'envoie, tu ne comprends pas qu'il t'aime et qu'il te cherche et qu'il veut te ramener à lui ! Aux jours de bonheur, te le louais des lèvres ; il a voulu voir jusqu'où irait ta fidélité. Il a voulu sonder ton cœur et mettre à nu ton âme. Et il t'a dispensé les terribles épreuves qui t'ont meurtri. Comment, toi qui connaissais son amour, n'as-tu pas compris que c'est par l'amour qu'il t'éprouvait ? Comment, au lieu de voir dans ces épreuves, un sujet d'affliction, n'y as-tu pas vu le sujet d'une grande joie ? « Aucune épreuve, tu le sais, ne t'est survenue qui n'ait été humaine ; Dieu, qui est fidèle, ne permet pas que nous soyons éprouvés au-delà de nos forces ! (1) » Ta lamentable destinée semble dépasser les bornes de la souffrance permise ? C'est que Dieu te jugeait assez fort pour en triompher ! Ton orgueil même aurait dû trouver dans tes épreuves un aliment pour te soutenir dans la foi. Mais ta foi ressemblait à ces nuages que suit ton regard et que berce un souffle invisible. Vienne le vent, ils se disperseront. Le

(1) Cor. X, 14.

vent a soufflé sur ton âme et la foi légère qu'elle abritait s'est dissipée. Abraham, le vieux patriarche, le bédouin sans culture, était plus sage que toi dans sa farouche détermination. La voix de son Dieu lui disait : « Sacrifie-moi ton fils ! » Et sans murmures, sans regrets devant l'éroulement de ses plus chères espérances, Abraham dressa l'autel.

JOB.

Et c'est ce Dieu que tu adores ! C'est ce Dieu que tu appelles un Dieu d'amour ? Eliphaz, si tu tentais ainsi ton enfant, tu serais un père abominable. Mais que serais-tu si, ayant le pouvoir de lire dans son âme, tu préférerais le torturer ? Or, c'est là ce que fait ton Dieu. Il est Esprit, il lit dans le cœur de ses créatures comme en un livre ouvert ; avant même que nos lèvres aient exprimé le moindre désir, formulé la moindre prière, toute notre âme est déjà devant lui... ; ne te semble-t-il pas, Eliphaz, qu'il pourrait se dispenser d'une expérience aussi cruelle qui, n'étant plus utile, devient monstrueuse ?

ELIPHAZ.

Mais ce n'est pas pour lui que Dieu éprouve les hommes ! Il ne fait pas sur nous de vaines expériences. Ce n'est pas lui qui doit savoir. Il sait toutes choses. C'est nous ! C'est nous que les épreuves doivent instruire. Dieu nous

les envoie pour offrir à notre cœur rebelle une occasion de se repentir, pour nous corriger de nos arrogances, pour nous guérir de nos folies, pour éveiller notre conscience paresseuse, pour stimuler notre volonté, pour fustiger nos énergies. Les larmes, les douleurs, les misères et les deuils sont nos grandes éducatrices. C'est pour nous grandir que Dieu les a voulues.

JOB.

Eliphaz, ta grande foi te fait déraisonner. S'il est des volontés vaillantes qui font de la douleur une grande éducatrice, ne t'y trompe pas, c'est l'homme qu'il faut glorifier et non Dieu. La douleur est déprimante et mauvaise. Et si Dieu l'a voulue, il a voulu un mal. Or le mal reste le mal quelle que soit la fin qu'on se propose. La fin que poursuit ton Dieu ne légitime pas les moyens qu'il emploie. On ne détruit pas le bonheur des hommes, on ne ruine pas leur foyer, on ne brise pas leur cœur, on n'abolit pas en eux toute espérance..., on ne les tue pas, pour leur apprendre à vivre !

ELIPHAZ.

Non, Job : mais ce Dieu qui les tue est maître de la vie et il a l'éternité pour leur faire oublier les souffrances d'un jour !

JOB.

Une éternité de joie peut faire oublier une heure de souffrance, mais celui qui a voulu cette heure de souffrance est toujours coupable de l'avoir voulue.

Les motifs que tu prêtes à Dieu ne sont à mes yeux que des circonstances atténuantes. Tu plaides coupable, Eliphaz, et c'est toi qui condamnes ton Dieu en voulant l'excuser. Ne proteste pas. Je juge sur des faits et non sur des hypothèses et tu ne m'arracheras pas un verdict de complaisance. Les compensations de l'au-delà ne sauraient me corrompre.

Ton Dieu, je ne peux pas l'absoudre. Et il ne voudrait pas de mon pardon.

* * *

Ces derniers mots tombèrent dans un grand silence. Eliphaz ne répondit plus. Il pria.

II.

Bildad alors prit la parole et dit :

Job, tu n'accuserais pas aussi violemment Dieu si tu avais cessé d'y croire.

JOB.

Peut-être, Bildad ; mais je ne l'aime pas. « Les cieux, écrit le psalmiste, disent la gloire du Très-haut ? » La terre en dit toute la cruauté. Regarde. La nature est calme autour de nous, une paix sereine descend avec le soir, sur ce coin paisible du globe. Eh bien ! tout cela est menteur. Partout, partout, entends-tu ? il y a de la souffrance. Cette herbe que tu foules du pied souffre ; ces infiniment petits que nous écrasons, agonisent ; dans cette eau fangeuse des drames terribles se jouent ; là-bas, derrière ce voile de brume qui laisse à peine soupçonner les maisons de la grande cité d'où vous venez, il y a des misères sans nombre, des enfants qui pleurent, des femmes qui gémissent, des vieillards qui désespèrent, de pauvres êtres douloureux qui expirent sur un grabat. Ailleurs, sur les rivages lointains, dans d'autres villes, dans les bourgs inconnus, dans les chaumières désertes, c'est le même spectacle : on se lamente, on sanglote, on prie. En ce moment, à l'instant où je parle, des

milliers d'êtres humains tendent les mains vers Dieu et le supplient d'exaucer leurs prières. Mais Dieu reste muet. Il est Amour ? Comment supporte-t-il une minute, le spectacle affolant de toute cette détresse ? Il est Tout-Puissant ? Que fait-il de son omnipotence ?

BILDAD.

Le spectacle qui t'émeut ne me laisse pas indifférent, Job. J'en souffre aussi. Et ce n'est pas pour moi la moindre douleur. Mais je ne connais pas le Dieu que tu accuses avec tant de véhémence. En t'écoutant je me demandais si tu ne te battais pas contre un fantôme et si, nouveau Don Quichotte, tu ne partais pas en guerre contre un moulin à vent !

JOB.

Mais, Bildad, c'est le Dieu qu'adorent les croyants ! Ne crois-tu plus en Dieu ?

BILDAD.

Certes, je crois en Dieu. Et c'est de tout mon âme que je souscris aux incomparables intuitions des prophètes et au divin message du Christ. Mais je ne connais pas le Dieu qui t'irrite. Mon Dieu ne veut pas le mal.

JOB.

Intervient-il dans les choses humaines ?

BILDAD.

A tout instant !

JOB.

Eh bien ! Bildad, il est criminel ou complice. Je ne sors pas de là. La question se pose clairement. Eh, quoi ! Il pourrait d'un mot, d'un geste, d'un souffle, dissiper la souffrance et il ne le fait pas ?

Ecoute, Bildad, le vieux dilemme s'impose. Ou bien Dieu *peut et ne veut pas* ou bien *il veut et ne peut pas*. Dans le premier cas, il est responsable ; dans le second, il est impuisant.

BILDAD.

Tu l'as dit, Job, c'est un dilemme et un dilemme effrayant pour une âme croyante. De bonne heure, il se posa à mon esprit et j'en fus longtemps torturé. Je croyais, de toute ma foi, au Dieu de la tradition, à ce Dieu que la métaphysique nous présente avec ses attributs d'omnipotence et d'omniscience. Le spectacle de ce monde sanglant me jeta dans la crise dont tu souffres. Et j'ai cherché. J'ai cherché, durant de longues années, dans la crainte et les larmes, de toute mon âme. Ce Dieu omnipotent qui, d'un geste, *pouvait* vaincre le mal mais *qui ne voulait pas* fit naître en moi d'invincibles révoltes : je n'avais plus confiance en lui. Je le redoutais. Sa présence que, malgré

mon trouble, je sentais aussi vivante que jadis, me donnait le frisson. J'en vins à ne plus prier.

C'est au pied de la croix seulement que j'ai retrouvé mon cœur avide de prière. C'est au contact du Christ que s'est rassérée mon âme. J'ai acquis la certitude que Dieu ne voulait pas le mal et que la souffrance humaine n'était pas son œuvre.

JOB.

Mais alors, Bildad...

BILDAD.

Alors, ami, j'ai compris que cette omnipotence dont les vieilles philosophies le paraient n'était qu'un attribut métaphysique, sans écho dans le monde soumis à notre observation. J'ai perdu un Dieu Tout-Puissant, mais j'ai retrouvé le Père dont parle Jésus, j'ai retrouvé le Dieu-Amour. Et ce fut pour moi la délivrance. L'angoisse qui m'étreignait fit place aux actions de grâce.

Mon Dieu n'était pas aveugle ou sourd ou cruel ou volontairement impassible.

Il n'étais plus ce Dieu qui, *voilant* son omnipotence ou attendant l'heure de la manifester, tolère, oui, tolère les pires tyrannies, les crimes les plus effroyables, les plus atroces tueries. Il n'étais plus ce Tout-Puissant barbare qui, sachant tout, voyant tout, ferme

volontairement les yeux sur les abominations terrestres et dissimule son indifférence ou sa complicité sous je ne sais quels mystérieux desseins. J'ai suivi le conseil du poète :

« Fais-nous ton Dieu plus grand si tu veux qu'on l'adore ! (1) » J'ai fait mon Dieu plus grand : je l'ai fait moral. Il *voudrait*, il voudrait, de toute sa volonté, délivrer l'homme de la souffrance ; il y travaille incessamment, mais il n'est pas victorieux. Il n'a pas encore conquis, ici-bas, la Toute-Puissance...

ELIPHAZ.

Je t'écoute avec une douloureuse stupéfaction, Bildad. Tu as pris là un parti désespéré ! C'est presque le suicide de Dieu. Je t'entendrais avec moins d'émotion, proclamer l'existence d'un Dieu dont l'insondable volonté a livré l'homme à lui-même. Ne connais-tu pas cette théorie ? Je la repousse de toutes mes forces car ses partisans nient l'intervention momentanée et miraculeuse de Dieu dans le cours normal des choses. Mais elle sauvegarde son omnipotence. C'est en vertu de sa Toute-Puissance que Dieu a confié la terre aux hommes. C'est volontairement et librement qu'il les a armés pour la conquérir, c'est volontairement et librement qu'ayant délimité leur action, il s'est effacé devant elle, c'est volontairement et librement qu'il a fait l'homme libre et qu'il respecte sa liberté.

(1) Victor Hugo.

BILDAD

C'est donc volontairement et librement qu'il s'est fait impuissant, Eliphaz. Que son impotence soit voulue ou qu'elle lui soit imposée, les résultats sont les mêmes.

JOB.

A tes yeux cette impotence lui est imposée. Sa volonté se heurte donc à une puissance plus forte. Quel est ce Dieu du mal?

BILDAD

Donne-lui le nom que tu voudras. On l'appelle Satan. C'est le démon du mal. Les catholiques et les orthodoxes de tous les christianismes professés se figurent croire à Satan. Ils n'en ont pas le droit! Un seul mot de leur Dieu Tout-Puissant devrait l'anéantir ou sa tolérance est un crime.

S'ils veulent être fidèles à la veille doctrine de Dieu et de Satan, ils doivent accepter l'impotence de Dieu. Pour moi, ma conviction est faite, inébranlablement. Elle s'édifie sur des expériences intimes de toutes les heures: Dieu ne *veut* pas que je souffre. Mon âme me le crie! D'autre part ma piété se refuse à croire qu'il est indifférent à ma souffrance: ce serait trop cruel et il ne serait plus Dieu.

Je suis donc amené à affirmer l'existence d'une puissance mauvaise qui s'oppose à ses

desseins et qui triomphe momentanément et partiellement de lui. L'humanité est peuplée de leur lutte et offre le spectacle d'un drame passionnant.

JOB.

C'est du parsisme, Bildad. Ormuzd et Arihman renaissent de leurs cendres.

Mais ton Dieu est moins fort qu'Ormuzd : il n'est qu'un demiurge inférieur et Satan le tuera. Ton Dieu vaincu n'arrivera jamais à vaincre.

Tu dois être plus désespéré que moi!

BILDAD.

Non, je ne suis pas désespéré. Je suis dévoré d'ambition pour mon Dieu. Je suis brûlé du désir de travailler à son triomphe. Et la tâche de l'humanité consciente m'apparaît dès lors comme une œuvre divine. Dieu travaille à mes côtés, il lutte avec moi, il pleure avec ceux qui pleurent, il souffre avec ceux qui souffrent, il marche avec tous les vaillants à la conquête de la définitive libération. Il est l'Effort conscient vers le bien, la Volonté active qui besogne en nous, l'Intelligence, la Bonté, l'Amour en travail de vie, mais il n'a pas encore vaincu les forces de mort. Ses échecs le désolent.

Mais si la croix démontre l'impotence de Dieu, elle démontre aussi son insondable amour. « Ne pouvant vaincre — et ici j'em-

runte la pensée d'un de nos contemporains (1)
« l'amour se donne, il appelle, il attend, il
espère, il souffre... il triomphe dans la dé-
faite. Le Christ est venu sauver Dieu! » Ce
Dieu souffrant, ce Dieu vaincu est celui qui
parle à mon cœur. Dieu nous console de ce
qui le désole, lui aussi. Et alors, devant le
spectacle de l'impiété ou de la douleur inex-
pliquable, notre foi pourrait s'exprimer de la
sorte, en un sublime entretien avec le Père :
Ne crains rien! Je ne te soupçonne point. Je
sais que tu n'a pas trempé là-dedans. Si je le
croyais, je serais désespéré! — Prier Dieu,
quand même, le prier dans les ténèbres, de-
vant l'inéluctable, c'est un hommage admi-
rable à la pensée d'amour qui lutte au fond
des choses contre l'obscur fatalité, c'est re-
fuser d'attribuer à Dieu la paternité du mal,
c'est associer sa propre impuissance à l'im-
potence divine, c'est dire au Père : — Si nous
sommes vaincus, nous le serons ensemble.
Rien n'est perdu. Je reste ton enfant! »

JOB.

Et tu penses que ça consolera ton Dieu? —
Eldad, la foi qui t'anime est admirable; je
sens palpiter en toi une âme de voyant. Peut-
être es-tu prophète! Mais ce conflit douloureux
qui émeut si profondément ton âme ne résoud

(1) WILFRED MONOD, *Aux croyants et aux athées*. Pag.
D. Fischbacher, 33, Rue Seine, Paris.

rien devant mon implacable raison. La misère est la même et ton Dieu impotent n'y changera rien. Je lui préfère Ormuzd.

Et beaucoup préféreront s'incliner devant la volonté mystérieuse d'un Dieu Tout-Puisant dont les caprices inexplicables leur laissent, au moins, une chance à courrir.

BILDAD

Mais Dieu vaincra, Job. Il vaincra si nous l'aidons, il vaincra si les hommes conscients de leurs obligations jettent, « nouveaux Brennus, leur épée dans la balance (1) ».

Je crois de tout mon âme à sa victoire ultime. Quel est le croyant qui, voyant son Dieu souffrir, ne voudrait alléger sa souffrance?

J'entends son appel à travers toutes les misères. J'entends ses supplications à travers toutes les supplications. J'entends sa prière, oui, Job, sa prière! C'est nous que Dieu prie, c'est nous qui devons l'exaucer.

JOB.

Ce sont là d'émouvantes images, mais ce sont des images. La réalité est autre. Je n'ai pas ton imagination et je n'entends pas la prière de Dieu. J'entends la plainte humaine et il faudrait que ton Dieu criât bien fort pour que sa voix la couvrit.

(1) W. Monod. Aux croyants et aux athées.

Veux-tu mon avis, mon avis bien franc ? Tu as sauvé ton Dieu d'une complicité détestable ; tu ne l'as pas sauvé du ridicule. Pardonne-moi, Bildad, je ne voudrais pas te froisser car je connais ton âme ardente, mais en t'écoutant parler, mes regards se portaient malgré moi sur cette réclame sans art que tu vois d'ici et qui déshonore la belle et sobre verdure du chemin de hâlage. Regarde. La légende est claire : *tissu irrétrécissable*. L'image est naïve : sur une corde tendue, des vêtements victorieux se balancent. Ils ont supporté l'épreuve de l'eau et de l'air, *sans rétrécir*, et ils proclament la gloire de leur fabricant. Deux lavandières, les poings sur la hanche, prennent une allure de défi. Et là-bas, derrière les monts lointains disparaît un être difforme, à la face rutilante et bouffie, aux traits congestionnés, aux yeux de colère, aux gestes de désespoir : c'est le soleil qui *voudrait* rétrécir le tissu, mais qui n'y arrive pas et... de ses mains impuissantes, il s'arrache les cheveux.

Oh ! je ne l'ignore pas, Bildad, ce n'est là qu'une image. Je sais que ma brutale ironie ne démontre rien ; mais je ne pourrai jamais regarder ce soleil impuissant et vaincu sans songer à ton Dieu.

Aussi bien, je ne partage pas tes illusions. Tu te flattes d'avoir dégagé sa responsabilité en lui enlevant son omnipotence ? Non, ami, tu l'as rendu plus coupable encore. Eh, quoi !

Il souffre, dis-tu ? Je le crois, Bildad, Il doit souffrir terriblement. Il souffre de nos souffrances et il souffre des siennes. Et ce ne sont pas les siennes qui lui pèsent le moins ! Quel regrets, quels remords doivent le torturer !

Représente-toi un père plein d'amour qui, ayant amené ses fils innocents et ses filles très pures dans un mauvais lieu, les verrait torturer, violenter, souiller, sans pouvoir les défendre ! Et cela, tous les jours, durant des années, durant des siècles et des siècles !

Quel affreux cauchemar ! C'est dans ce cauchemar que vit ton Dieu. C'est terrifiant. Il porte l'enfer dans son âme. Je ne le condamne plus. Je le plains ! Je le plains de toute ma compassion. C'est un malheureux !

Toi aussi, Bildad, comme ton Christ-Brennus, tu as voulu sauver Dieu ! Tu as jeté ton épée dans la balance !

Tu t'es trompé de plateau !

* * *

Bildad sentit bouillonner en lui un flot d'ardentes réponses. Il préféra se taire, excusant son ami que la douleur rendait cruel.

ETIENNE GIRAN.

PUBLICATIONS

DE LA

Bibliothèque de Propagande

dont il reste des exemplaires

Publications parues en 1905 :

44. *Deuxième lettre à Eugénie*, par Fréret.
50. *Cinquième lettre à Eugénie*, par Fréret.
51. *Profession de foi des Théistes*, par Voltaire.
52. *Sixième lettre à Eugénie*, par Fréret; *Dialogues de Voltaire*.
53. *Variation sur un grand Miracle Biblique*, par l'abbé A Houtin.
54. *Septième lettre à Eugénie*, par Fréret.
55. *Les Méfaits de l'esprit théologique*.
56. *Huitième lettre à Eugénie*, par Fréret.
57. *Souvenirs d'Assise*, par M. Hébert.
58. *Neuvième lettre à Eugénie*, par Fréret.
59. *La Sexualité des dieux*, par R. de la Grasserie.
60. *Le Dogme et la Sociologie*, par H. Denis.
61. *Le Congrès de Rome*, par J. Hocart.
62. *Dixième lettre à Eugénie*, par Fréret.
63. *La Divinité du Christ (Lettre ouverte à M. Halleux)*, par L. Anspach.
64. *Onzième lettre à Eugénie*, par Fréret.
65. *Entretien d'un philosophe avec la maréchale de ****, par Diderot.
66. *Douzième lettre à Eugénie*, par Fréret.
67. *La mort du chevalier de la Barre*, par Voltaire.
68. *L'inquisition en Bohême*, par H. Ch. Lea.
69. *La Papauté et le Droit international*, par E. Nys.
70. *Jean Huss*, par H. Ch. Lea.
71. *Extraits de l'origine de l'humanité sur un monde*, par A. De Potter.
72. *Le Procès de Jean Huss*, par H. Ch. Lea.
73. *L'Eglise romaine et la Constitution belge*, par le Baron Béthune.
74. *L'Exécution de Jean Huss*, par H. Ch. Lea.
75. *De l'avenir des Peuples catholiques*, par Emile de Laveleye.

76. *L'Exécution de Jérôme de Prague. Les Hussites*, par H. Ch. Lea.
77. *De l'avenir des Peuples catholiques* (suite), par E. de Laveleye
78. *La Guerre des Hussites*, par H. Ch. Lea.
79. *L'Irréligion chez le Peuple*, par M. Guyau.
80. *La Guerre des Hussites* (suite), par H. Ch. Lea.
81. *L'Irréligion chez le Peuple* (suite), par M. Guyau.
82. *La Guerre des Hussites* (suite), par H. Ch. Lea.
83. *L'Irréligion chez l'enfant*, par M. Guyau.
84. *Le séjour de l'apôtre Pierre à Rome*, par U. de St-Gall.
85. *L'Irréligion chez la femme*, par M. Guyau.
86. *Le séjour de l'apôtre Pierre à Rome* (suite), par U. de St-Gall.
87. *La Tolérance*, par Voltaire.
88. *Etude historique sur le séjour de l'apôtre Pierre à Rome*
par U. de St-Gall.
89. *Le sentiment du divin chez Tolstoï*, par M. Hébert.
90. *Le séjour de l'apôtre Pierre à Rome* (suite), par U. de St-Gall.
91-92-93 *Le Syllabus*, par Christian Beck.
94 *Le Parti Noir*, par Anatole France.
95 *La loi d'évolution de l'esprit humain*, par J. C. Houzeau.

Publications parues en 1906 :

- 96 *Tabou et Totem*, par Salomon Reinach.
97. *L'Eucharistie*, par L. Anspach.
98-99. *Trois questions d'Histoire et de Préhistoire religieuses.*
par Salomon Reinach.
100. *Maristes et Canaques*, par J. Feillet.
101. *Deux écrits sur le servage*, par Voltaire.
102 à 106. *L'idée de Dieu*, par le C^{te} Goblet d'Alviella.
107. *Cus de conscience et raisons d'un prêtre libéré*, par A. Michel.
108 à 113. *Agnosticisme*, par Huxley.
114 à 117. *Le Bagavad Gîta.*
118 à 120. *De Jésus*, par Voltaire.
121 *Catholicisme, amour et célibat*, par A. Michel.
122 à 123 *Jeanne Darc*, extrait de *l'Histoire de l'Inquisition*, de
Lea.
124. *La vraie Question*, par l'abbé Houtin.
125-126-127. *L'Ingenù*, par Voltaire.
128 à 134. *L'affaire Dreyfus.*
135-136. *Antisémitisme triomphant et Antisémitisme vaincu.*
137. *Lettres à des catholiques*, par A. Michel.
138. *Relation du bannissement des Jésuites de la Chine*, par
Voltaire.
139. *À propos de la séparation des Eglises et de l'Etat*, par
Gustave Abel.

140. *Jérôme Savonarole*, extrait de l'*Histoire de l'Inquisition*, de Lea
141. *La crise du Catholicisme en France*, par J. Hocart.
142. *Les évangiles du dimanche*, par A. Michel.
143. *De l'influence religieuse de la femme dans le mariage*, par Gustave Abel.
144. *Lettres ouvertes à Messieurs les Curés-Doyens de Bruvelles et à Monsieur C. Van Crombrughe, docteur en théologie*, par Lucien Anspach.
145. *La Vie de Jésus*, par Ernest Renan.
146-147. *Extraits de le Prêtre, la Femme et la Famille*, par Michelet.

Publications parues en 1907 :

148. *L'Origine des Religions*, par Salomon Reinach.
149. *Les Jésuites*, par Michelet.
150-151. *La Formation des Dogmes*, Conférences faites à l'Université libre de Bruxelles, par Lucien Anspach.
152-156. *Les Moines et les Saints de Gand*, par Eugène Monseur.
157. *L'Intolérance*, par Marcel Hébert.
158-159. *Requête des sous-fermiers*.
160. *La Formation des Dogmes* (suite), Conférences faites à l'Université libre de Bruxelles, par Lucien Anspach.
161. *La Grande Mystification Catholico-Satanesque*, par Félix Bethune.
162. *La Formation des Dogmes* (troisième partie), Conférences faites à l'Université libre de Bruxelles, par L. Anspach.
163-164. *Libre Examen*, par Viardot.
165. *Pétition à la Chambre des députés pour les Villageois que l'on empêche de danser (1820)*, par P.-L. Courrier.
166. *L'Essence du Catholicisme*, par Marcel Hébert.
167-168. *Libres-Penseurs et Penseurs Libres*, Conférence prononcée à l'Université Populaire de Rouen, par Wilfred Monod.
169-170. *La Formation des Dogmes* (fin), Conférences faites à l'Université libre de Bruxelles, par Lucien Anspach.
171-172. *La Fête de Pâques*, par Théodore Reinach.
173-174-175. *Illusions dissipées ou comment on perd la foi*, par F. Boute.
176-177. *La Foire aux reliques*, par Paul Parfait.
178-179-180. *La Crise du Clergé*, par A. Houtin.
181-182. *Catéchisme rationaliste et philosophique*, par le Comte Camille de Renesse.
183-184. *Lettre ouverte à l'abbé Nicodème*, par Lucien Anspach.
185. *Une enquête récente sur la crise de la religion*, par le comte Goblet d'Aviella.
186-187. *Science contre Religion au point de vue social ou faut-il avancer ou reculer ?* par un Docteur.

188. *Histoire de Trois Reliques françaises* (extraits de la Foire aux Reliques), de Paul Parfait.
- 189-190. *Le Mécanisme de l'Evolution*, discours prononcé à l'ouverture solennelle des Cours le 14 octobre 1907, par Auguste Lameere, Recteur de l'Université libre de Bruxelles.
- 191-192-193. *L'Eglise*, Extrait de l'histoire de l'Inquisition au moyen-âge, par Henri-Charles Lea.
- 194-195. *La Sainte Chandelle d'Arras et quelques autres reliques françaises*, par Paul Parfait.
- 196-197. *L'Eucharistie*, deuxième réponse à M. C. Van Crombrugghe, Lucien Anspach.
- 198-199. *Le Saint Lait d'Évron et quelques autres reliques*, par Paul Parfait. etc...

Sixième Année (1908)

- 1-2. *Histoire du Christianisme*, par De Potter.
- 3-4. *Histoire du Christianisme*, par De Potter (deuxième partie) Extrait des Pensées de Diderot.
- 5-6. *Non Credo*, par Timothéon (extrait); Extrait des Pensées de Diderot (suite).
- 7-8. *Non Credo*, par Timothéon (suite); *Le tombeau du Curé d'Ars*, par Paul Parfait.
- 9-10. *Les commerces des clercs, moines et religieuses*, par J. de Bonnefon; *La machoire de Sainte Solange*, par Paul Parfait; *Les légendes hagiographiques*, par Marcel Hébert; *Histoire du Christianisme*, par De Potter.
- 11-12. *La Paillasse de Benoît Labre*, par Paul Parfait; *Remarques sur les pensées de M. Pascal*, par Voltaire.
- 13-14. *Remarques sur les pensées de M. Pascal*, par Voltaire; *Les eaux pieuses*, par Paul Parfait.
- 15-16. *Les eaux pieuses*, par Paul Parfait; *La Cléricalisation de la Magistrature, du Notariat, de l'Armée et des Administrations publiques*, par Lucien Vertongen.
- 17-18. *Le Pape et le Concile*, par Janus; *Les Images, Les Chapelets*, par Paul Parfait.
- 19-20. *Les Chapelets*, par Paul Parfait; *Jean-Jacques Rousseau, Citoyen de Genève à Christophe de Beaumont, Archevêque de Paris*.
- 21-22. *Jean-Jacques Rousseau, Citoyen de Genève à Christophe de Beaumont, Archevêque de Paris* (suite).
- 23-24. *L'Islamisme et son Prophète*, par J. Ben-Ayad; *Jean-Jacques Rousseau, Citoyen de Genève à Christophe de Beaumont, Archevêque de Paris* (suite).
26. *L'Ecole et l'instruction religieuse*, par M. P. Tempels; *Jean-Jacques Rousseau, Citoyen de Genève à Christophe de Beaumont, Archevêque de Paris* (suite).

- 27-28. *Les Évangiles*; Jean-Jacques Rousseau, *Citoyen de Genève à Christophe de Beaumont, Archevêque de Paris* (suite et fin); *La procession du Saint-Sacrement à Bruxelles*; *De l'Esclavage, extrait de l'Esprit des lois*, par Montesquieu.
- 29-30. *L'Inquisition d'Espagne*, par Salomon Reinach.
- 31-32. *Les Évangiles* (suite); *De l'Esclavage extrait de l'Esprit des lois*, par Montesquieu (fin); *Le Pape et le Concile*, par Janus (suite).
- 33-34. *Les Évangiles* (suite); *Le Pape et le Concile*, par Janus (suite).
- 35-36. *Les Scapulaires*; *Les Médailles*, par Paul Parfait.
- 37-38. *Études sur le Modernisme* avec un commentaire de la lettre pastorale de Mgr. D. J. Mercier, primat de Belgique, intitulée « La Condamnation du Modernisme », par Em. Cauderlier; *Les Médailles*, par Paul Parfait (suite).
- 39-40. *Les Religions à vol d'oiseau*, par Salomon Reinach.
- 41-42. *Les Religions à vol d'oiseau*, par Salomon Reinach (suite).
- 43-44. *Les Religions à vol d'oiseau*, par Salomon Reinach (suite).
- 45-46. *Les Religions à vol d'oiseau*, par Salomon Reinach (suite).
- 47-48. *Études sur le Modernisme* avec un commentaire de la lettre pastorale de Mgr. D. J. Mercier, primat de Belgique, intitulée « La Condamnation du Modernisme », par Em. Cauderlier (II).
- 49-50. *Le Modernisme*, par J. Vercoullie; *La Réforme de l'Église*, par P. Legendre.
- 51-52. *Modernisme, catholique et Protestantisme libéral*, par J. Hocart; *La Réforme de l'Église*, par P. Legendre (suite); *A propos d'un prêtre marié*, par I. Look.

Septième année (1909)

1. *L'École Moderne* (La Escuela Moderna) de Barcelone, par William Heaford avec une préface de A. Naquet.
2. *Les Religions à vol d'oiseau*, par Salomon Reinach (suite).
3. *Les Religions à vol d'oiseau*, par Salomon Reinach (suite).
4. *Les Religions à vol d'oiseau*, par Salomon Reinach (suite).
5. *Les Religions à vol d'oiseau*, par Salomon Reinach (suite).
6. *Les Religions à vol d'oiseau*, par Salomon Reinach (suite).
7. *Les Religions à vol d'oiseau*, par Salomon Reinach (suite).
8. *Les Religions à vol d'oiseau*, par Salomon Reinach (fin); *Le Pape et le Concile*, par Janus (suite).
9. *Littérature catholique*.
10. *Les Évangiles* (suite); *La Révolution religieuse au Dix-Neuvième siècle*, par Edgar Quinet.
11. *La Révolution religieuse au Dix-Neuvième siècle*, par Edgar Quinet (suite et fin); *A propos du Dogme de la Trinité*. Lettre ouverte au R. P. Pinard, S. J., par Lucien Anspach.

12. *A propos du Dogme de la Trinité*. Lettre ouverte au R. P. Pinard, S. J., par Lucien Anspach (suite).
13. *A propos du Dogme de la Trinité*. Lettre ouverte au R. P. Pinard, S. J., par Lucien Anspach (suite et fin); *Problème des contradictions religieuses*, par C. F. Volney.
14. *Problème des Contradictions religieuses*, par C. F. Volney, (suite).
15. *Les Evangiles; Problème des Contradictions religieuses*, par C. F. Volney (suite).
16. *A propos d'un prêtre marié; Problème des Contradiction religieuses*, par C. F. Volney (suite et fin); *Le Pape et Concile*, par Janus (suite).
17. *Le Pape et le Concile*, par Janus (suite).
18. *Théologien Amateur*. Lettre ouverte à M. L. Anspach, par H. Pinard, S. J.; *Le Pape et le Concile*, par Janus (suite).
19. *Jeanne Darc*. Sa Mission et son Procès, par James Hocart; *A propos d'un prêtre marié. Le cas de M. l'abbé Mugnier*, par P. H. Loyson.
20. *Amateur contre Professionnel*. Lettre ouverte au R. P. Pinard, S. J., par Lucien Anspach.
21. *Amateur contre Professionnel*. Lettre ouverte au R. P. Pinard, S. J., par Lucien Anspach (suite et fin); *Le Pape et le Concile*, par Janus (suite).
22. *A propos d'un prêtre marié. La fin de M. l'abbé Mugnier*, par P. H. Loyson.
23. *L'Exploitation du Travail dans les couvents*, par Lucien Vertongen; *Les Religieuses dans les hôpitaux*.
24. *Les Religieuses dans les hôpitaux* (suite et fin); *La critique de la Morale Catholique*, par Albert Allard (extraits); *Le Pape et Concile*, par Janus (suite).

Multième année (1910)

1. *Le conflit entre la Science et le Catholicisme et son issue*, par Em. Cauderlier.
2. *L'Inquisition*, par Salomon Reinach.
3. *Les Actes officiels du Procès Ferrer*, traduits par le Comité Ferrer. (Préface de Lucien Anspach).
4. *Les Actes officiels du Procès Ferrer*, traduits par le Comité Ferrer. (Préface de Lucien Anspach). (Suite).
5. *Les Actes officiels du Procès Ferrer*, traduits par le Comité Ferrer. (Préface de Lucien Anspach). (Suite et fin).
6. *L'Eglise et la Mort du Roi*, par J. Hocart; *Le Pape et le Concile*, par Janus (suite).
7. *Examen critique des Actes officiels du Procès Ferrer*, par Carl Reyehler, Avocat à la Cour d'Appel.

- Eglise en Espagne*, extrait de (The Martyrdom of Ferrer) par Joseph Mac Cabe. (Traduction de la Société Nouvelle) ; *Le Pape et le Concile*, par Janus (suite).
- Tour de l'Affaire Ferrer*, les Calomnies cléricales. L'Intervention de l'Archevêque de Malines ; *Le Pape et le Concile*, par Janus (suite).
- Mission de Jésuites*. — La confession auriculaire. — *Une page de Mystères de Grammont*.
- Mission de Jésuites* (suite). — *Le Pape et le Concile*, par Janus (suite).
- Tour de l'Affaire Ferrer*, (suite). — *Le Pape et le Concile*, par Janus (suite).
- St Lourdes*, par Albert Renard. — *Le Pape et le Concile*, par Janus (suite).
- Barrière*, de M. René Bazin, par James Hocart. — *Le Pape et le Concile*, par Janus (suite).
- Encyclique Editæ Sæpe, du Pape Pie X*.
- Encyclique Editæ Sæpe, du Pape Pie X*, (suite et fin. — *Le Pape et le Concile*, par Janus (suite).
- Refus d'agrément des écoles Normales du Hainaut*. — *Le Pape et le Concile*, par Janus (suite).
- Cours d'Emile Vinck*. — *Autour d'un prêtre Marié*, par A. Houtin.
- Liberté de conscience et la Franc-Maçonnerie Universelle*, par A. Sluys. — *Le Pape et le Concile*, par Janus (suite).
- Opinion sur la mort de Littré*, par P. H. Loyson. — *Le Pape et le Concile*, par Janus (suite).
- Les conditions de la tolérance*, par P. H. Loyson. — *Le Pape et le Concile*, par Janus, (suite et fin).
- Condamnation du Sillon*. — *Les Premières victimes de l'inquisition en Belgique*. — *L'éducation laïque*.
- Force et Faiblesse du Catholicisme*, par Maurice Vauthier. — *L'Eglise*, par Marcel Lerat.
- Superstition d'Italie et survivances payennes*, par A. Noël.



Neuvième Année (1911)

- Religion et Superstition de la Vie*, par le Comte Goblet d'Alviella. — *Le haut clergé déclare la guerre à la Bibliothèque de Propagande*.
- Enseignement de la Morale catholique et le Péril scolaire*. — *Appel au Roi*. — *La Question de la Première Communion*. — *Le Faux Serment des Modernistes*.
- Eglise et les Sorciers*. — *Réfutation de l'argumentation cléricale*. — *Une aventure épiscopale*. — *Les bons Archiducs*. — *Le devoir des gauches*.

4. *Montalembert libéral et l'Interdiction de son Centenaire*, par Paul Hyacinthe Loyson. — *La Sorcellerie et l'Eglise* (suite et fin). — *Les Procès de Sorciers*.
 5. *Mgr Duchesne devant le Saint Office*, par Emile Cauderlier. — *l'Affaire Ferrer en raccourci*, par Auguste Vierset.
 6. *L'Evolution du Culte de la Vierge — Deux grands Disparus*. — *La soumission du Prince Max et l'Intrigue de Genève*.
 7. *Extrait de l'Infaillibilité Pontificale*, par Giron. — *La campagne continue*.
 8. *Les Apologies de l'Inquisition*, par Salomon Reinach. — *Le Mythe de la culpabilité de Ferrer*, par William Heaford.
 - 9-10. *Un Miracle de Lourdes-Oostakker*, La Guérison de Pierre De Rudder ou La miraculeuse Substitution d'une jambe droite à une jambe gauche, par F. Verhas.
 11. *De Saint Thomas d'Aquin à Pie X*, par Ch. Guignebert. — *Les Evangiles* (suite).
 12. *L'Union des Eglises*, par le Prince-Abbé Max De Saxe. — *Le Discernement du Miracle*, par P. Saintyves.
 13. *Les Origines du Christianisme*, d'après l'exégèse contemporaine par le comte Goblet d'Alviella. — *Discernement du Miracle*, par P. Saintyves, (Suite).
 14. *Les Origines du Christianisme* d'après l'exégèse contemporaine par le Comte Goblet d'Alviella, (Suite et fin) — *Les Mystères de la Religion*, par J. Hecart.
 15. *A propos de l'Eglise et de la Science*, par Léo Errera. — *Propos Hétérodoxes*.
 16. *Pour l'Ecole Laïque*, par Paul Hyacinthe Loyson. — *La Morale Catholique*, par Albert Allard.
 17. *La Morale Catholique*, par Albert Allard. (Suite et fin).
 18. *Les Ames Ennemies*, drame en quatre actes, par Paul-Hyacinthe Loyson.
 19. *Les Ames Ennemies*, par Paul-Hyacinthe Loyson (suite). — *Un Procès de Sorcellerie à Bruxelles.... en 1843*. — *Les Monuments à Michel Serret*.
 20. *Les Ames Ennemies*, par Paul-Hyacinthe Loyson (suite). — *Le Bon Vieux Temps*, par Louis Lamborelle.
 21. *Les Ames Ennemies*, par Paul Hyacinthe Loyson (suite et fin). — *Les Porte-Paroles de Dieu*, par Etienne Giran. — *Comment ils écrivent l'histoire*, par Paul Fredericq.
-

M 100

ABONNEMENTS

à la Bibliothèque de Propagande

Abonnement annuel :

24 fascicules de 60 pages fr. 5.00

Abonnement semestriel :

12 fascicules fr. 2.50

Prix du fascicule fr. 0,20